



Bercé par les réminiscences des Pixies, de Sonic Youth, et plus proche de nous de Supergrass, le trio hollandais de Caesar débarque en France avec un quatrième album mature qui a digéré bien des expérimentations du rock alternatif. La batteuse Claire Obscur nous répond sans ambages sur le bout de chemin partagé avec ses acolytes cachés sous d'autres pseudonymes facétieux, Semmi Automatic (à gauche) et Roald Von (au milieu).

Entretien réalisé par E. Lameignère. Photographie de RGM

REDUX : Comment la déjà longue histoire de Caesar a-t-elle commencé ?

Claire Obscur : Je vais essayer de faire court ! Roald et moi avons commencé à jouer ensemble parce nous nous étions lassés des autres formations dans lesquelles nous jouions, des formations qui ne nous permettaient de dépasser le spectre limité d'un rock très basique. Nous voulions plus expérimenter, et on a vite enregistré une démo en essayant d'être le plus différent possible et nous nous sommes aperçus des qualités de notre travail en commun. Simm nous a rejoints et Caesar est né. Nous avons enfin le sentiment de pouvoir écrire des morceaux personnels, même si nos individualités sont bien distinctes, nous avons énormément en commun.

R : Pourquoi avoir appelé le groupe Caesar ?

CO : Pour être le plus prétentieux possible (rires) ! Nous avons déjà écumé pas mal de noms et on est tombé d'accord sans que je me souvienne pourquoi, et ce nom tombait bien car il nous évitait à ce stade de prendre une nouvelle décision !

R : Parmi vos influences principales, peut-on citer les Pixies et Sonic Youth ?

CO : Personnellement, je ne connaissais pas tellement les Pixies et Sonic Youth à la différence de Roald et Simm. Simm m'a fait écouter du Sonic Youth et Roald des Pixies. Mais j'ai toujours connu un tas de choses sur le tard (rires) ! J'étais plus dans les Ramones, Jimi Hendrix, et des trucs des années soixante-dix. Ce qui est intéressant dans nos influences, c'est ce mélange entre l'approche parfois noisy ou théâtrale de Roald et la miéne plus punk. À force d'écrire des chansons ensemble, nous avons apprécié les influences des autres.

R : Comment travaillez-vous ?

CO : La plupart des compositions viennent initialement de Semmi et Roald même si Roald détient souvent l'idée originale... Ils se mettent d'accord pour jouer le morceau d'une certaine manière et moi j'interviens en dernier pour y apposer mes sentiments. Mais ce qui est important c'est que nous sommes trois personnes. Quand bien même Roald commence la structure d'un morceau, il a besoin de nos remarques et de nos apports pour l'achever. Il tient à ce que nous apportions des choses différentes de ce qu'il pensait initialement. Cela lui permet d'avoir une nouvelle vision de ses propres idées.

R : Et pour les paroles ?

CO : Au début de notre groupe, les paroles étaient un élément presque secondaire. J'ai toujours pensé que Roald, de toute manière, évite dans ses textes d'être évident... Et surtout d'écrire des compositions très joyeuses avec des paroles qui sont beaucoup plus angoissantes ou mélancoliques...

R : Ces antagonismes créatifs se retrouvent dans *Acid Year*, la dernière chanson de votre album, qui marie des éléments flamenco à des violons ?

CO : Oui, ce morceau est très différent du reste de l'album. Nous voulions une atmosphère particulière pour finir le disque. Donner une impression d'extérieur...

R : Il s'agit de votre quatrième album, et vous commencez à être connus en dehors de vos frontières... Est-ce difficile pour un groupe hollandais de se faire connaître sur la scène internationale ?

CO : Au début, nous n'avions qu'un public hollandais... Mais je ne suis pas de ceux qui pensent qu'il est plus facile à un groupe américain de percer, bien au contraire, il y a une telle compétition là-bas qu'il est dur de sortir du lot ! De toute manière, notre musique est trop alternative pour conquérir le monde ! Je pense que nous atteignons le public que nous voulions atteindre. Nous avons un bon public en Hollande et bien sûr il est plus difficile de le retrouver dans les autres pays comme le Royaume-Uni, les États-Unis ou la Belgique... Nous aimerions être un groupe alternatif de niveau international si cela est possible... Mais le plus important pour nous est avant tout la progression artistique.

R : Où avez-vous reçu l'accueil le plus inattendu ?

CO : Nous avons tourné aux États-Unis (dont Austin au Texas !), en Belgique, en Autriche, en Suisse, en Italie et en Espagne. En Espagne, c'était dingue ! On a eu dans tous les pays un accueil enthousiaste malgré le fait que nos disques n'y étaient pas toujours distribués.

R : Qui a réalisé le artwork de l'album ?

CO : Nous-mêmes ! Nous pensions que nous avons réalisé une boucle depuis notre premier album et c'est pourquoi nous l'avons appelé Caesar. Et de fait, nous avons essayé d'en faire un journal intime qui traînait dans le studio et sur lequel tout le monde pouvait s'exprimer, à travers des mots, des dessins, des collages, et toutes les photos que tu peux trouver dans un tel document. Il était aussi dédié à un ami que nous avons perdu. Le résultat est une sorte d'état des lieux, de bilan de ces années passées ensemble au sein de Caesar.



Juste avant de débiter l'entretien avec Benjamin Morando (BM) l'un des membres du duo Octet, fin de repas avec Benjamin Diamond (BD), chanteur, programmateur auréolé de succès mais aussi producteur de Diamondtraxx, petite fabrique de talents pointus et Christophe Tastet qui l'assiste dans cette tâche pour le moins ambitieuse. Avant de repartir à l'écoute de nouvelles sonorités et de bidouiller son prochain opus personnel, BD glisse qu'il est « toujours possible de concilier la recherche artistique et le succès », soutenu aussitôt par BM qui s'exclame : « Il y a des exemples notables ! ». Lorsqu'on leur cite Sainte-Beuve (« Le talent est une longue patience »), Christophe Tastet répond que leur « histoire a commencé avec une succession de hasards et de coïncidences »... Ainsi, une photo de vacances est devenue la couverture du premier maxi de Morando (à savoir l'intéressé faisant trempette dans l'eau turquoise d'un lac)... Et pour prolonger ces rencontres, le programmateur promet de mettre ses talents culinaires à profit dans un restaurant qu'il s'achèterait si d'aventure leur album se vendait en grand nombre... Et pourquoi pas puisque la commerciale M6 a choisi comme coup de cœur de ses clips nocturnes la vidéo du sophistiqué Octet...

Parce que le rapport entre ce qu'il appelle de ses propres mots « l'underground et l'overground » est pour lui, in fine, un lieu commun de la création musicale, Benjamin Morando nourrit tous les espoirs à l'égard du duo qu'il a créé avec François Goujon. Ce musicien à la formation classique, fils d'un scientifique mélomane qui jouait du violoncelle, s'est fait sa propre culture rock jusqu'à rencontrer François, batteur depuis ses seize printemps de Lighthouse, groupe pop des années 90 signé chez Rosebud. Entre l'animal déjà rôdé à la scène musicale (Lighthouse a tourné aux Etats-Unis et fait notamment les premières parties de Björk et Pulp) et le nouveau venu, l'entente se fait par le biais de la curiosité et d'une écoute à 180°. « François est très ouvert, il a une écoute complète, du rock hardcore, du jazz des fifties, à la country... Il m'a ainsi fait découvrir la surf music et les Beach Boys... Il connaît également tous les logiciels qui sortent. Sa grosse culture musicale et son adaptabilité technique ont donné Octet ». A propos du mélange des genres et surtout de « l'ouverture d'oreille », Benjamin s'autorise une digression qui pourrait surprendre dans le monde de l'electronica : « On adore la country ! Notamment dans le style du Harry Nelson de *Macadam Cowboy*... François s'est



d'ailleurs procuré des compilations incroyables dans ce genre-là. Au final, il s'agit toujours d'une histoire de production, de patte, d'intention et c'est ce qui prévaut sur le style ou la catégorie. » Et de citer Franck Zappa : « Écouter un seul genre de musique, c'est comme manger des choux tous les jours ». « On est surtout obligés d'enfermer la musique dans des dénominations à cause des journalistes français. Et c'est ce qui nous fait nous demander si la France est un pays de mélomanes. Nous avons eu plus de retours en Allemagne. Il y a dans notre pays un problème évident d'ouverture d'esprit et une grosse ambiguïté sur le terme pop qui regroupe aussi bien la soupe commerciale qu'un courant plus élégant » dont des magazines comme Magic tentent de définir les contours toujours flous. Et c'est sûrement là tout son charme.

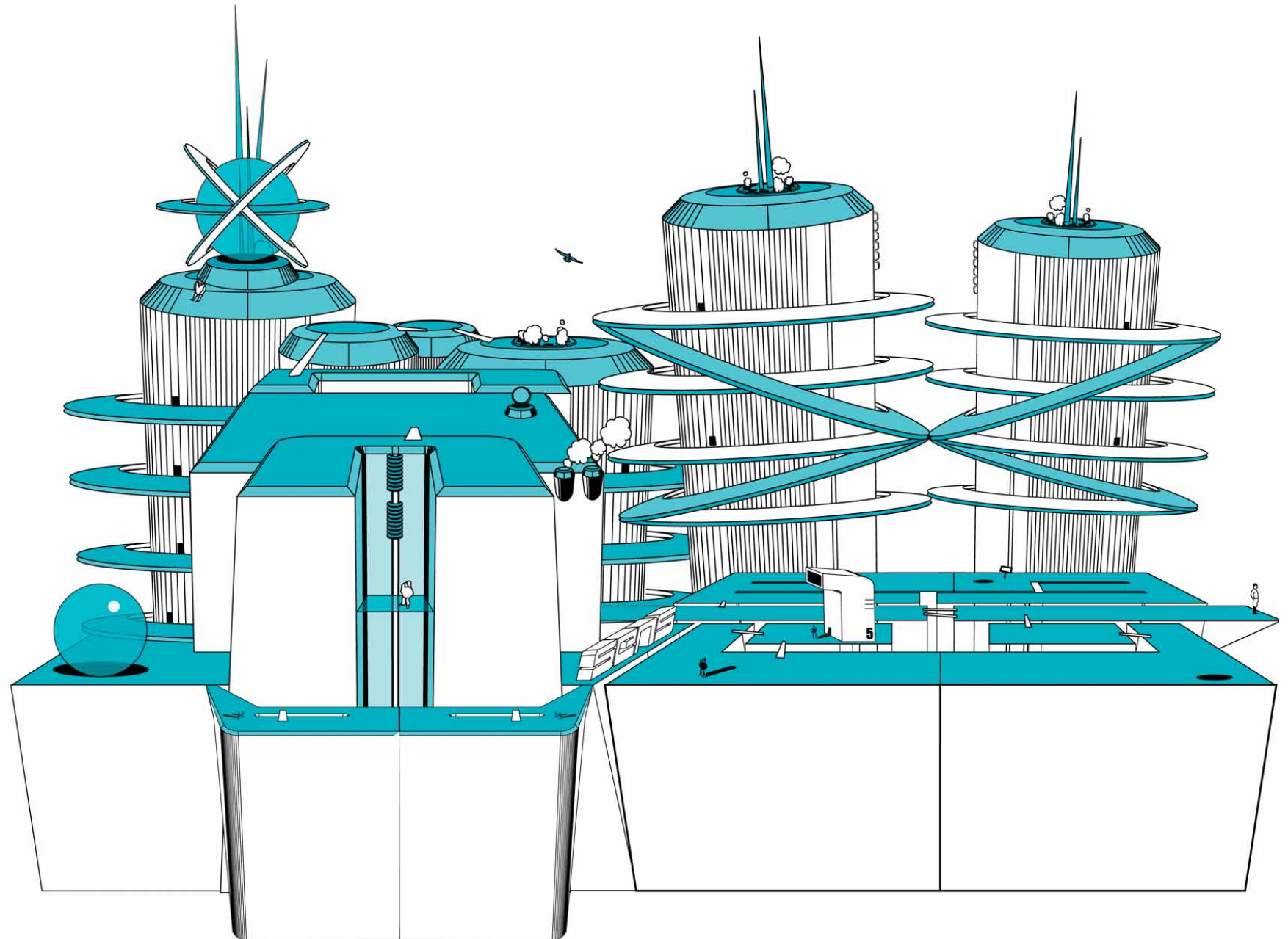
Conscient des difficultés qu'Octet pourrait rencontrer à trouver son public, Benjamin Morando veut cependant croire au mariage entre l'expérimental et la pop. « Nous avons un peu le cul entre deux chaises... » avoue-t-il. Mais il ajoute aussitôt : « Nos morceaux sont parfois des chansons. Faire du 100% expérimental ne m'intéresse pas, au risque de déplaire aux plus intransigeants de la scène d'avant-garde ». Côté voix, ils ont fait appel à Suzanne Thomas, chœurs pour M83, qui a participé à l'écriture de certains morceaux et qui devrait s'investir davantage dans le troisième disque d'Octet. L'autre voix, Yasmine Mohamedi à quant à elle fait partie de Lighthouse, le premier groupe de François. Des voix suaves qu'ils mélangent à leur époque de référence : la fin des années 60 : « Nous aimons cette époque pour l'audace qui existait, et pour la tessiture des batteries... Un groupe comme White Noise est une pure merveille qui avait réussi à signer sur Island, un gros label. Une telle signature est désormais impossible ». Sauf en cas de succès faudrait-il leur souhaiter. Il faut ajouter probablement Depeche Mode au panthéon des formations qui fascinent le jeune musicien : « Sans aimer les années 80, ni la voix du chanteur, j'adore Depeche Mode et leur capacité à faire des mélodies tout en ayant utilisé les sonorités les plus inattendues, comme des bruits industriels ». Sur la musique et la méthode Octet, Benjamin se félicite d'être en perpétuelle évolution : « Même si nous avons commencé par composer nos morceaux avec des samples, nous écrivons de plus en plus les partitions ». Entre lui et François Goujon la relation créative est souvent virtuelle car l'autre moitié d'Octet vit à Rennes : « On travaille grâce à Internet et au gros débit, on s'envoie des séquences. Comme notre musique est basée sur des fichiers numériques, c'est un ping-pong électronique ». Il poursuit : « Nous ne faisons pas vraiment de l'électronica, nous aimons surtout utiliser des sons trafiqués. Ainsi, l'informatique est, plus qu'une méthode, un outil qui rend pratique et élastique le son ».

Une élasticité qui fait se balader le duo sur tout le spectre de la musique occidentale parfois même jusqu'au baroque de leur titre *Hey bonus*. Avec son trafic de sons distordus et de genres musicaux, Octet deale de l'audace, de l'inventivité et de la déconstruction dans un concentré de voyage spatio-temporel. A se procurer, avant que l'industrie ne l'interdise !

JEAN-MICHEL TIXIER

Quand et où es-tu né ? A Périgueux, le 11 octobre 1974. **Quelle est ta formation ?** Aucune formation dans le domaine artistique, je n'étais pas du tout prédestiné à faire ce métier. Personne dans ma famille n'est artiste. **Ce qui t'inspire ?** Les mondes imaginaires (dont, notamment, ceux de Roland Topor), les situations insolites (regarder la télévision dans un parking souterrain). L'absurdité (demander à un marchand de tapis si par hasard il ne vendrait pas des essoreuses à salade. Mais vraiment par hasard). Ah oui j'oubliais, les stations services désaffectées, abandonnées... Et aussi les contes, les peintures surréalistes, la musique bien évidemment qui est à la fois une passion et une source de commandes. **Tes rencontres les plus enthousiasmantes ?** Les gars de Record Makers : lorsque j'ai travaillé pour Sébastien Tellier & AIR ! Les gars de Third Side et Jonathan (Syd Matters), j'ai adoré travailler sur son projet. C'est un vrai musicien, je sais qu'il ira très loin. Et puis il y a le label Diamondtraxx et Octet. Ma rencontre avec Stark pour un film de 5h, très dur mais bon apprentissage. **Tes projets ?** Continuer à travailler dans la musique pour des artistes que j'aime, développer aussi mon travail dans le cinéma ou le théâtre, illustrer des livres, réaliser des clips (je travaille actuellement sur celui de Syd Matters)...

Légendes : ci-contre affiche soirée 1DSENS. Page 38, en haut : artwork du maxi (version Royaume-Uni) de Syd Matters , en bas : affiche soirée 1DSENS. Page 39, en haut : Chloé, *The Forgotten EP*, en bas, pochette promo Gonzales & Guesh Patti *Dans tes yeux*.
jmtixier@free.fr



SANS TOI





ROSCHDY ZEM



Pour beaucoup, Roschdy Zem est l'un des acteurs français les plus talentueux. Depuis ses véritables débuts dans *J'embrasse pas* (André Téchiné, 1991), il a baladé sa belle figure dans bien des univers : chez Xavier Beauvois (*N'oublie pas que tu vas mourir*) et Chéreau (*Ceux qui m'aiment prendront le train*), et a réussi des compositions marquantes dans des œuvres toutes aussi singulières telles que *Vivre au paradis* et *Change-moi ma vie*. La liste est longue de rôles, principaux ou secondaires, dramatiques ou comiques, auxquels Roschdy Zem a prêté sa gueule au jeu simple et évident. Un personnage timide et réservé pour un acteur solide et exigeant capable de participer à de grosses productions comme de soutenir sans faille des projets intimistes comme les deux films du cinéaste-bohème Siegfried, *Louise take 2* et *Sansa* sorti il y a quelques semaines. Un monstre de talent qui n'attend pas son sacre...

Entretien réalisé par E. Lameignère. Portraits par Mélanie Elbaz

REDUX : Qu'est-ce qui est pire qu'une interview ?

Roschdy Zem : En dehors des cas où l'interview ne porte pas sur un film précis, le principal problème est que je ne suis pas l'auteur des films dans lesquels je joue. Or, lorsque je participe à un film, je ne parle jamais du film avec le réalisateur. Si je suis sollicité pour un rôle, je lis le scénario et si cela me plaît, on tourne. Il est difficile de mettre des mots sur l'envie qui te pousse à interpréter un personnage. Cette envie est instinctive... Il m'arrive de découvrir des films en répondant aux questions que l'on me pose. C'est un métier en soi de répondre aux questions...

R : Tu n'estimes pas faire partie des bons clients de la promo ?

RZ : Je ne suis pas un bon client pour les interviews, surtout à la télévision. Je fuis les plateaux télé ! Tout simplement parce que je pense qu'il n'y a pas de bons plateaux télé pour parler de cinéma. L'émission de France 2 est une émission de variétés. Comme



je ne trouve pas ça intéressant en tant que spectateur, en tant qu'acteur encore moins. De plus, le meilleur moyen de parler d'un film est peut-être de ne pas en parler. Sauf lorsqu'il s'agit de comédiens tels Dustin Hofmann ou Robin Williams capables de faire un véritable one man show.

R : Ce retrait à l'égard des interviews, ne vient-il pas de ton parcours empirique, loin de toute idée de carrière dans le métier ?

RZ : Je ne peux pas calculer, car je ne suis tout simplement pas maître de la demande. Je peux bien sûr choisir parmi plusieurs propositions, mais cela se fait assez vite car il y a un manque de projets intéressants.

R : Il est vrai qu'en commençant avec Téchiné, la barre est tout de suite assez haut placée...

RZ : Oui, mais c'est surtout la chance et le hasard. Si j'avais pu commencer avec Claude Zidi, j'y serais allé avec le même plaisir.

R : Tu as donc deux publics ?

RZ : Pour les jeunes, c'est *Chouchou*, *Le Raid*... Je me souviens par ailleurs lorsque nous avons tourné *Ma petite entreprise* avec Vincent Lindon dans un lycée, la plupart des jeunes le reconnaissaient comme le clochard de *La Haine*, un film dans lequel il fait juste une petite apparition ! Et c'est là que j'ai compris qu'il y a un fossé énorme entre le public de films populaires et le public de films d'auteur.

R : Ainsi de nombreux acteurs issus du cinéma d'auteur comme Sandrine Bonnaire sont allés interpréter des rôles de films télévisés pour acquérir la popularité qui leur manquait en plus de la reconnaissance de leurs pairs...

RZ : C'est un phénomène causé par les proches des comédiens. Ils te voient enchaîner film sur film (d'auteur) mais ne les voient pas parce que souvent les sujets sont ardues, et d'un point de vue pratique, il est difficile d'y emmener tes enfants ! C'est ce qui pousse certains à jouer à la télévision. Pour être reconnus socialement.

R : Tu sembles disposer de propositions très variées...

RZ : Oui, je crois avoir cette chance. Je pars tourner un film en Israël dans lequel je vais incarner un Israélien, il n'y a vraiment qu'au cinéma que tu peux faire ça ! En tant qu'Arabe musulman, aller interpréter ce rôle fait partie des choses qui m'excitent et qui me font aimer ce métier. Je ne vois pas l'intérêt de se cantonner à des films formatés, ce qui est intéressant c'est la mise en danger de soi.

R : Ton absence de formation ne t'a jamais complexé ?

RZ : Non, car la meilleure formation que tu puisses avoir pour faire ce métier c'est d'être au bon endroit au bon moment. Je ne suis pas meilleur qu'un autre, je connais des comédiens qui ont bien plus travaillé que moi. Le cinéma est une sorte de loterie : il y a dix mille comédiens potentiels en France, on a besoin de deux cents ou trois cents d'entre eux qui sont les seuls à pouvoir en vivre dignement... Mais avec *Sansa*, nous nous sommes aperçu avec Sigfried qu'il y avait dans la rue une multitude de gens capables d'improviser avec nous des scènes incroyables ! Plus personne n'est surpris par la présence d'une caméra... Désormais la seule chose qui frappe les esprits sur un tournage, c'est la perche ! D'ailleurs, il n'y a pas de regard-caméra mais des gens qui regardent la perche !

R : Quels sont tes prochains projets ?

RZ : J'ai tourné dans le dernier film de Laurence Ferreira-Barbosa, l'histoire d'un marin qui reconnaît dans la star du moment la femme qu'il avait épousée quinze ans plus tôt... Et le film conte le fossé qui s'est creusé entre les deux... Le résultat est assez caustique. C'est une adaptation d'une nouvelle de Donald Westlake qui s'intitule *Ordo*.

R : Avec Sigfried, c'est une vieille histoire ?

RZ : J'ai participé à ses deux courts-métrages et à ses deux longs et à chaque fois j'ai marché au feeling, à l'intuition. Je n'ai jamais vu un scénario... Les scénarios ne servent qu'à trouver des financements. On s'est tout de suite compris, on a pas besoin de beaucoup parler pour travailler ensemble. Je n'ai pas de formation, je n'ai pas de méthode donc j'essaie de m'adapter à chaque film, à chaque réalisateur.

R : Est-ce une sorte de libération de travailler avec Sigfried ?

RZ : Non, au contraire cela demande beaucoup d'efforts car on ne sait jamais où la séquence va aller ni par ailleurs avec quelles personnes on va tourner. Tu es donc beaucoup plus sollicité car sans texte tu es tout le temps sur la brèche. Il te montre une fille et te dit de partir avec elle. Et après tu te débrouilles, et c'est là où il faut que ça fonctionne, que ça reste authentique et intéressant pour le spectateur.

R : Lorsqu'il s'agit d'un film de Sigfried, tu peux en parler comme un auteur puisque, par l'improvisation, tu fais preuve de création ?

RZ : Auteur improvisé, oui. Même pour les déplacements, il n'y a jamais eu de mise en place, pour le type qui faisait le point c'était un enfer ! Il a fallu en jeter des rushes parce que les séquences étaient floues... Mais cela reste un beau travail d'équipe. On voyageait avec les bobines sans pouvoir les faire passer aux rayons X dans les aéroports...

R : Faut-il remercier tous les douaniers du monde à travers ce film ?

RZ : Tu ne crois pas si bien dire... Le personnage que j'incarne passe son temps à franchir sans visas de nombreuses frontières. Le film a lui-même voyagé, il a été sélectionné au festival de Los Angeles, mais Sigfried a été rattrapé par la réalité. A l'aéroport de L.A., les douaniers américains l'ont fait sortir du rang, ils l'ont mis dans une salle puis pour le prochain vol pour Paris. Simplement à cause de son accoutrement ! C'est dire si malgré certains aspects réalistes, *Sansa* est un film totalement utopique.

R : Quels sont les acteurs qui t'ont inspiré ?

RZ : Je n'ai pas vraiment de modèle... Il y a surtout des parcours qui m'ont impressionné. Celui de Vincent Cassel notamment. Il y a Sergi Lopez... Chez les Américains, il y a le grand Bill Murray et James Gandolfini des *Soprano*, ce type qui a une tête quelconque, de la calvitie, un sourire sarcastique, de l'embonpoint, et qui me fait penser que c'est à ce type d'acteurs que j'aimerais ressembler ! Dans le même genre, il y a eu Robert Duvall... Ce sont des acteurs qui n'ont pas recours à la transformation comme un De Niro, mais à un jeu vraiment très personnel, intériorisé. Robert Duvall n'a pratiquement jamais changé de gueule et pourtant il n'a jamais joué le même personnage.

R : Passer derrière la caméra est à l'ordre du jour ?

RZ : Oui, j'ai un projet. Je suis en train d'écrire un long métrage dont le personnage principal est une jeune femme. C'est une nouvelle expérience pour moi, ce qui suscite bien des remises en question notamment lorsque je fais lire le scénario, même si j'ai travaillé dans de bonnes conditions, c'est-à-dire avec un producteur qui me paye pour écrire. Cependant, le fait d'être acteur n'est pas un avantage absolu pour réaliser un film, car ton talent de metteur en scène est sujet à caution, surtout pour un long métrage.

ERRATUM :

Dans la critique de *Sansa* parue dans le dernier numéro de Redux (X), nous vantions les qualités plastiques de l'image vidéo. Or, *Sansa* a entièrement été tourné par une petite équipe tout autour du monde en format 16mm, une gageure technique incroyable ! Une raison de plus pour aller voir ce film envoûtant.